



CE QU'IL RESTE DE NOUS

UN FILM DE CHERIEN DABIS



AU CINÉMA LE 11 MARS

DISTRIBUTION

Nour Films
contact@nourfilms.com
01 83 81 14 94

Matériel presse disponible sur www.nourfilms.com

RELATIONS PRESSE

RSCOM - Robert Schlockoff
robert.schlockoff@gmail.com
06 80 27 20 59

SYNOPSIS

De 1948 à nos jours, trois générations d'une famille palestinienne portent les espoirs et les blessures d'un peuple. Une fresque où Histoire et intime se rencontrent.



NOTE D'INTENTION DE CHERIEN DABIS

Mon premier souvenir d'un voyage en Palestine pour visiter notre village natal remonte à l'âge de huit ans. Des soldats israéliens armés avaient retenu ma famille à la frontière pendant 12 heures. Ils avaient fouillé toutes nos bagages. Mon père leur avait tenu tête lorsqu'ils avaient ordonné que nous soyons tous fouillés à nu, y compris mes petites sœurs, âgées de trois ans et d'un an. Les soldats lui avaient crié dessus. J'étais terrifiée à l'idée qu'ils puissent tuer mon père. Je me souviens très clairement du trajet en voiture à travers Jérusalem après cette épreuve, la tête passée par la fenêtre, en me disant : « C'est ça, être Palestinien. Les gens ne nous aiment pas, alors ils nous traitent mal. »

Ma vie est jalonnée de récits des douleurs et des conflits que j'ai vus et vécus en Palestine. Et pourtant, mon expérience en tant que Palestino-Américaine ayant grandi principalement dans la diaspora, est bien pâle en comparaison de celles et ceux qui vivent en Palestine, ainsi que des générations qui m'ont précédées. Mon père est un réfugié palestinien qui a passé la majeure partie de sa vie en exil. J'ai grandi en entendant ses histoires, ainsi que celles de ma famille et de ma communauté restées sur place — des récits de 1948, de 1967 et des intifadas. Ces expériences ont été transmises avec une telle intensité émotionnelle qu'elles semblent parfois constituer mes propres souvenirs.

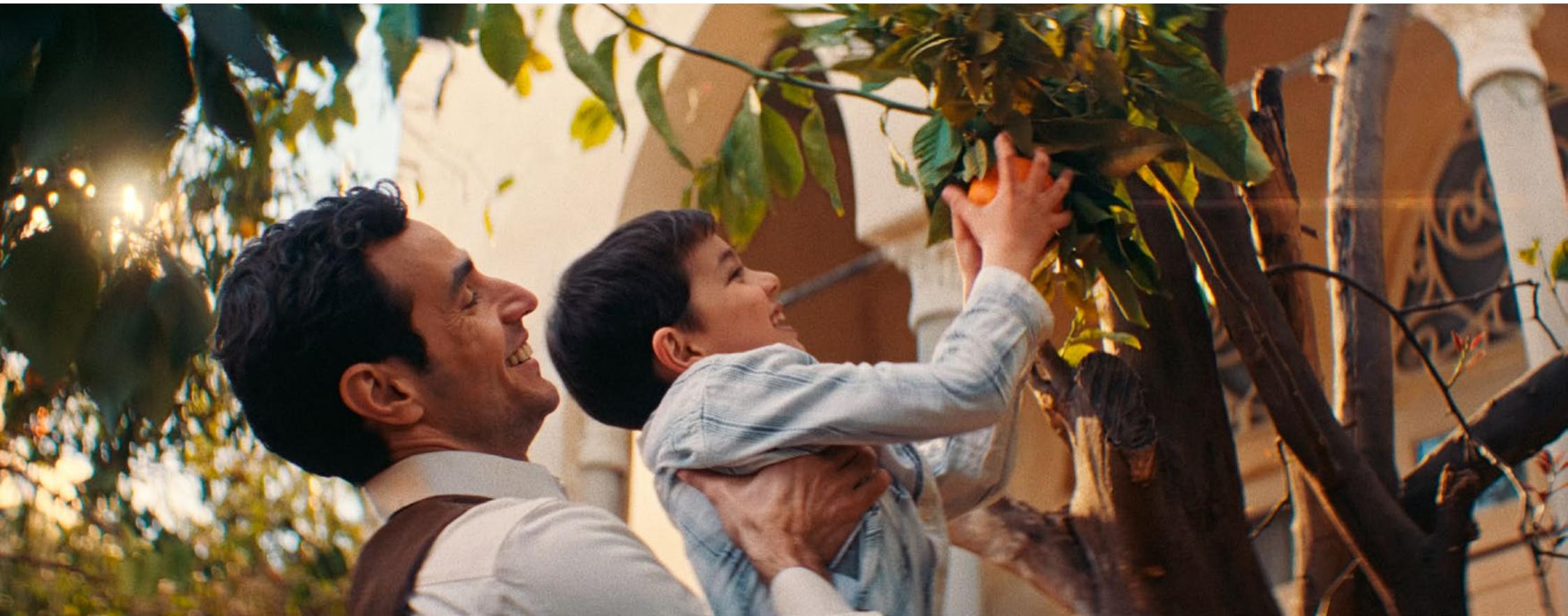


La « post-mémoire » est l'expérience qui consiste à voir sa réalité quotidienne éclipsée par la mémoire d'un passé bien plus déterminant, vécue par ses parents, ses grands-parents. Mais l'accent est mis sur des événements révolus. Que se passe-t-il lorsque le passé vit encore dans le présent ? Comment guérir d'un traumatisme qui perdure ? Qui n'a pas été reconnu ? Qui est en train d'être effacé de la conscience collective ? J'ai médité ces questions pendant une grande partie de ma vie d'adulte. Il était temps pour moi d'apporter des réponses. J'ai essayé de me guérir, ainsi que ma communauté, à travers le récit. J'ai cherché à susciter l'empathie du monde envers ces personnes qui ont tant souffert. C'est ainsi que j'ai commencé à réfléchir à la manière de raconter notre histoire fondatrice et celle de la transmission d'un traumatisme de générations en générations, de 1948 jusqu'à aujourd'hui.

Ce qu'il reste de nous n'adopte pas une approche politique. Le film est profondément personnel et intimiste. C'est une fresque historique qui retrace

l'histoire d'une terre à travers le regard d'une famille et trois générations de lutte. Un portrait familial qui interroge la relation entre le grand-père, le père et le fils, ainsi que l'héritage traumatisant transmis à chacun. Je voulais faire un film qui soit une lettre d'amour à mon peuple. Pour la première fois, on voit une famille palestinienne endurer ce qui nous est arrivé depuis 1948. C'est un drame qui est aussi traversé par des moments de joie, d'amour et d'humour, qui permettent au film de ne pas être trop difficile à voir.

Surtout, c'est une occasion de provoquer le changement en ouvrant un dialogue autour de la nécessité de reconnaître notre souffrance, car c'est là que commence la guérison. Je suis aussi une Américaine et je connais la façon dont les médias occidentaux nous déshumanisent. Je voulais que ce film puisse parler au public occidental et montrer notre humanité. Cela peut sembler un objectif ambitieux, mais je crois profondément au pouvoir du cinéma, à sa capacité de recontextualiser, d'inspirer et de guérir.



ENTRETIEN AVEC CHERIEN DABIS

Vous êtes née aux États-Unis, mais votre père est d'origine palestinienne. Dans quelle mesure l'histoire de votre famille a-t-elle été intégrée au film ?

L'histoire de mon père a été une grande source d'inspiration pour Ce qu'il reste de nous. J'ai intégré dans le film de nombreuses anecdotes et événements qui ont marqué mon enfance. Mon père a passé la majeure partie de sa vie en exil et, tout comme les protagonistes du film, il a finalement dû devenir citoyen d'un pays étranger pour pouvoir retourner dans son pays natal. Son attachement à son pays d'origine était toujours présent dans notre foyer.

Un personnage du film dit : « Nous ne perdons jamais espoir. » Quel rôle joue l'espoir dans votre travail de cinéaste ?

Je crois que c'est l'espoir qui nous maintient en vie. Surtout dans des circonstances aussi horribles que celles que nous vivons actuellement, nous avons besoin d'espérer que les choses s'amélioreront et que les souffrances diminueront. Mon personnage prononce cette phrase dans les années 70. À l'époque, il y avait beaucoup plus de raisons d'espérer. Quand je vois à quel point la situation en Palestine est devenue difficile aujourd'hui, à quel point la violence a augmenté et notre monde s'est polarisé, ces mots sont certainement plus difficiles à prononcer. Et par « nous », je ne parle pas seulement des Arabes et des Palestiniens, mais de chacun d'entre nous. Personnellement, je ne veux pas perdre espoir.

Qu'espérez-vous accomplir avec ce film auprès du public français ?

J'espère offrir au public une expérience émotionnelle. Car pendant longtemps, les Palestiniens ont été relégués au rang de chiffres. On ne met jamais de visages sur les victimes. Je pense qu'on nous a empêchés de saisir ce qu'éprouve véritablement la population palestinienne, la violence des traumatismes vécus quotidiennement. Je voulais que ce film permette aux spectateurs de se mettre à la place du peuple palestinien, d'être en empathie avec tout ce qu'il a enduré pendant plus de 75 ans.

Pourquoi, selon vous, la Nakba ou toute autre tragédie qui a frappé les Palestiniens depuis 1948 n'avait-elle pas eu ce traitement au cinéma ?

Simplement parce que les Palestiniens n'existent pas. C'est le point de vue dominant. Le discours dominant prétend que la reconnaissance du nettoyage ethnique, du génocide, de la dépossession, de l'occupation, de l'apartheid en Palestine, menace l'existence d'autrui. Il y a aussi une censure énorme. Des pans entiers ont été effacés des livres d'histoire. Nos voix sont totalement censurées. À quand remonte la dernière fois où vous avez vu un expert palestinien sur CNN ou sur l'une de ces chaînes d'information grand public ? Nous n'avons pas le droit d'exister.

Est-ce là l'importance particulière de votre film ?

Le plus important, c'est l'identification émotionnelle. Cela fait une énorme différence pour le public de se mettre à la place d'un Palestinien, de voir ce que les Palestiniens avaient en 1948 et de ce qui leur a été enlevé. Si l'on croit au mythe selon lequel la Palestine était une terre sans peuple pour un peuple sans terre, alors ils n'ont rien perdu. Il n'y a rien de plus puissant que de montrer la réalité de ce que les Palestiniens avaient, la façon dont ils ont été dépossédés, contraints de fuir, de finir réfugiés dans des camps...

Et quelle est la signification de ce film pour le public palestinien ?

Il permet de nous voir représentés, de voir des moments de notre histoire qui n'avaient jamais été dépeints au cinéma auparavant, de célébrer ce que nous avions et de ressentir une catharsis dans le fait que le monde fasse l'expérience de cette vérité. Cela a été profondément émouvant pour les Palestiniens, mais aussi les Jordaniens, les Arabes libanais en général, de regarder ce film, de se reconnaître dans ce que vivent les personnages. Tant de nos pays ont été divisés, conquis, colonisés et dévastés par l'Occident. Je pense que le film pose la question : que faisons-nous de notre colère, de notre traumatisme ? Existe-t-il un moyen de canaliser cette rage ? C'est une question difficile, mais je crois qu'elle est importante.

CHERIEN DABIS, SCÉNARISTE, RÉALISATRICE ET COMÉDIENNE



Cherien Dabis est une cinéaste et actrice palestino-américaine, fille d'un docteur palestinien et d'une Jordanienne. Elle fait ses débuts comme réalisatrice avec *Amreeka*, qu'elle écrit et réalise. Le film, centré sur le parcours migratoire d'une mère célibataire palestinienne, est présenté en première mondiale au Festival de Sundance en 2009, avant de remporter le Prix FIPRESCI à la Quinzaine des cinéastes du Festival de Cannes. *Amreeka* reçoit plus d'une douzaine de récompenses internationales, est nommée au Gotham Award du meilleur film, obtient trois nominations aux Independent Spirit Awards (meilleur film, meilleur premier scénario et meilleure actrice) et figure parmi les dix meilleurs films indépendants de l'année selon le National Board of Review. La même année, *Variety* classe Cherien Dabis parmi les « 10 cinéastes à suivre ».

Cherien Dabis fait également ses débuts en tant qu'actrice dans son second long métrage, *May in the Summer*, qu'elle écrit et réalise. Le film ouvre le Festival de Sundance 2013 et la met en scène aux côtés de Bill Pullman et Alia Shawkat, dans une comédie dramatique suivant une écrivaine américano-palestinienne de retour dans son pays natal pour renouer avec ses racines.

A la télévision, elle apparaît dans la série *Mo* (Netflix), lauréate des Gotham et Peabody Awards, dans *Fallout* (Prime Vidéo) et *Extrapolations* (Apple TV+). Elle scénarise 6 épisodes de la série *The L Word* et est productrice exécutive et réalisatrice de plusieurs épisodes marquants de la série *Ramy* (Hulu) récompensée aux Golden Globes. En 2022, elle reçoit une nomination aux Emmy Awards dans la catégorie « Meilleure réalisation » grâce à l'épisode « The Boy From 6B » de la série *Only Murders in the Building* (Hulu). Cet épisode sans dialogues, raconté du point de vue d'un personnage sourd et interprété par Steve Martin, Martin Short et Selena Gomez, est salué par *Variety* comme « l'épisode de l'année » et « un tour de force de réalisation ». Cherien Dabis réalise par la suite d'autres épisodes remarqués des saisons deux et trois de la série. Parmi ses autres crédits de réalisation pour la télévision figurent des épisodes de *Ozark* (Netflix).



SALEH BAKRI

Saleh Bakri est un acteur palestinien de cinéma et de théâtre. Il commence sa carrière sur scène. Il est le fils de l'acteur et réalisateur Mohammad Bakri, et le frère des acteurs Ziad, Adam et Mahmood Bakri.

En 2007, il apparaît dans ses deux premiers longs métrages : *La Visite de la fanfare* (*The Band's Visit*) et *Sel de la mer* (*Salt of This Sea*) d'Annemarie Jacir, ce dernier étant présenté au Festival de Cannes en 2008.

En 2011, il joue dans *La Source des femmes* (*The Source*) de Radu Mihaileanu, aux côtés de Leïla Bekhti, Hafsia Herzi, Biyouna, Sabrina Ouazani et Hiam Abbass. Il joue également dans *L'Anniversaire de Leïla* (*Laila's Birthday*) de Rashid Masharawi et *When I Saw You*, le second long métrage d'Annemarie Jacir.

En 2015, Saleh Bakri se produit au Royal Court Theatre de Londres dans la pièce *Fireworks* de la dramaturge palestinienne Dalia Taha. En 2019, il tient le rôle principal dans *Dialogue with the Unseen* de l'artiste



italien Valerio Rocco Orlando, une installation vidéo explorant le rapport des individus à la nature et à la société.

Parmi ses nombreux films (près d'une trentaine à ce jour) il joue en 2017 aux côtés de son père Mohammad Bakri dans le film *Wajib* réalisé par Annemarie Jacir, où il incarne un jeune expatrié palestinien.

En 2021, il fait partie des têtes d'affiche de *Costa Brava, Lebanon* de Mounia Akl.

En 2022, il incarne le personnage principal de *Le Bleu du caftan*, réalisé par Maryam Touzani.

En 2023, il remporte le prix du Meilleur acteur pour son rôle de professeur dans le film de Farah Nabulsi, lors du Festival international du film de la mer Rouge. On a pu le voir récemment à l'affiche de *Palestine 36* réalisé par Annemarie Jacir, sorti en janvier 2026.

ADAM BAKRI

Issu d'une famille ancrée dans le monde artistique, Adam Bakri développe très tôt une passion pour le jeu d'acteur. Il débute sa carrière à l'âge de 13 ans sur les scènes du théâtre Al-Midan à Haïfa et à Nazareth dans la pièce *Ululation of the Land*.

Il accède à une reconnaissance internationale grâce à son rôle dans le thriller dramatique *Omar* (2013), nommé aux Oscars, où il incarne un jeune combattant palestinien pour la liberté. Sa performance est saluée pour sa puissance et sa subtilité.

En 2014, il tient le rôle masculin principal dans l'adaptation cinématographique de *Ali and Nino* réalisée par Asif Kapadia, basée sur le roman national de l'Azerbaïdjan, situé à l'époque de la première République démocratique d'Azerbaïdjan.

En 2018, Bakri joue le rôle principal masculin dans le long métrage australien *Slam*, écrit et réalisé par Partho Sen-Gupta et tourné à Sydney. Il fait également partie des têtes d'affiche du thriller politique britannique *Official Secrets* de Gavin Hood, dans lequel il interprète le mari de Katharine Gun.



MARIA ZREIK

Maria Zreik est une actrice palestinienne née le 29 décembre 1991 à Haïfa, en Palestine. Elle commence sa carrière de manière atypique, étudiant d'abord le droit tout en se produisant sur scène comme danseuse de ballet, avant de se tourner vers le jeu d'acteur.

Elle se révèle au grand public avec son premier rôle au cinéma dans *Villa Touma* (2014), réalisé par Suha Arraf, aux côtés notamment de Cherien Dabis. Cette performance lui vaut le prix de la Meilleure actrice au Festival du film de Reggio Calabria et lui apporte une reconnaissance importante dans le cinéma palestinien.

Après ce premier succès, Maria Zreik apparaît dans de nombreux longs métrages, séries télévisées, publicités et productions théâtrales. L'un de ses rôles les plus marquants est pour le film *Ave Maria*, nommé aux Oscars en 2016.

En 2017, son talent est à nouveau salué lorsqu'elle est sélectionnée parmi les « Arab Stars of Tomorrow » par Screen International, en partenariat avec le Festival international du film de Dubaï.

Tout au long de sa carrière, Maria Zreik a démontré sa grande polyvalence à travers des œuvres telles que *Wajib*, *Laila à Haïfa*, *Between Worlds* et *The Translator*. Son travail, largement salué par la critique, a contribué à faire d'elle une figure majeure du cinéma palestinien et moyen-oriental.

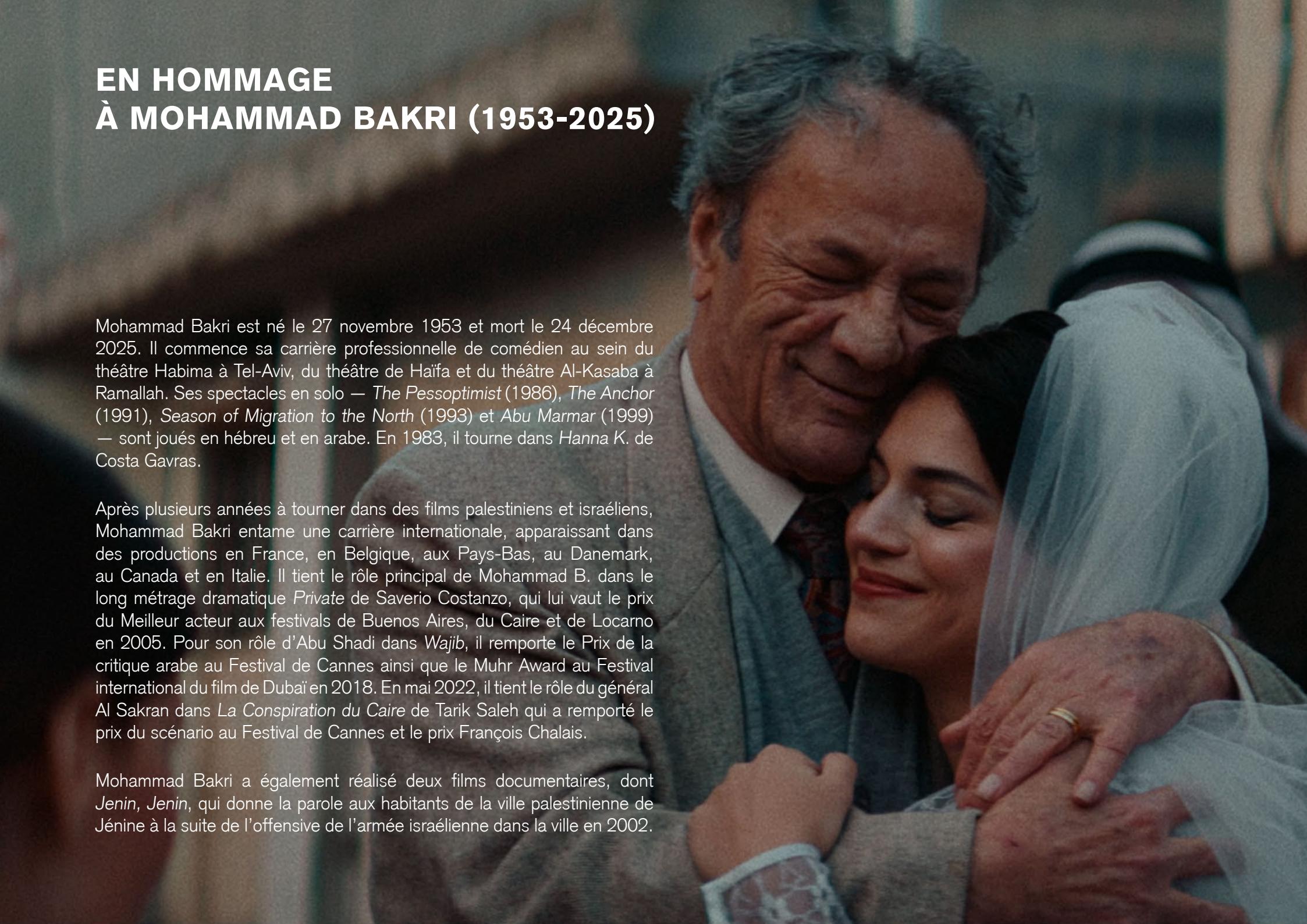


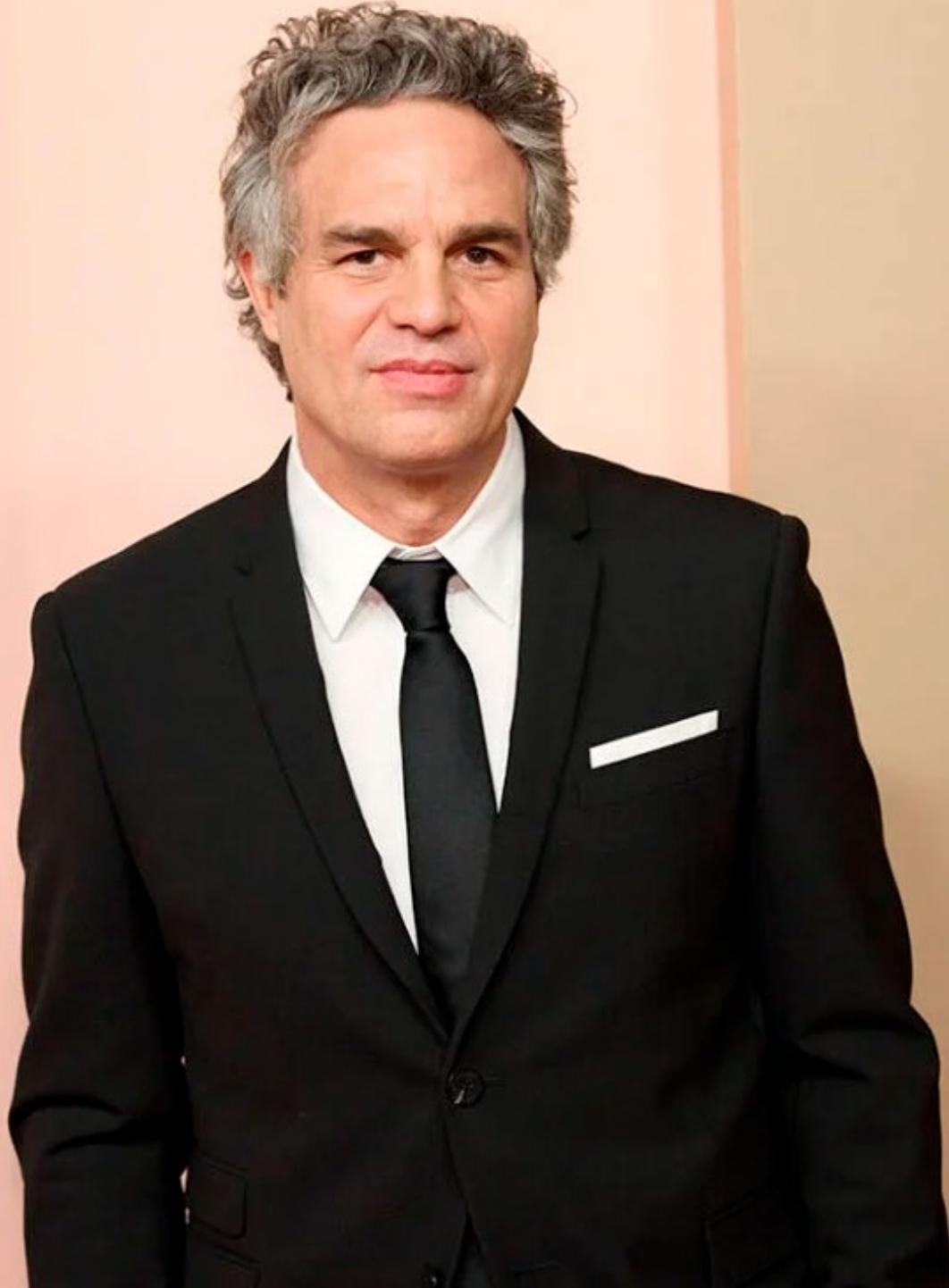
EN HOMMAGE À MOHAMMAD BAKRI (1953-2025)

Mohammad Bakri est né le 27 novembre 1953 et mort le 24 décembre 2025. Il commence sa carrière professionnelle de comédien au sein du théâtre Habima à Tel-Aviv, du théâtre de Haïfa et du théâtre Al-Kasaba à Ramallah. Ses spectacles en solo — *The Pessoptimist* (1986), *The Anchor* (1991), *Season of Migration to the North* (1993) et *Abu Marmor* (1999) — sont joués en hébreu et en arabe. En 1983, il tourne dans *Hanna K.* de Costa Gavras.

Après plusieurs années à tourner dans des films palestiniens et israéliens, Mohammad Bakri entame une carrière internationale, apparaissant dans des productions en France, en Belgique, aux Pays-Bas, au Danemark, au Canada et en Italie. Il tient le rôle principal de Mohammad B. dans le long métrage dramatique *Private* de Saverio Costanzo, qui lui vaut le prix du Meilleur acteur aux festivals de Buenos Aires, du Caire et de Locarno en 2005. Pour son rôle d'Abu Shadi dans *Wajib*, il remporte le Prix de la critique arabe au Festival de Cannes ainsi que le Muhr Award au Festival international du film de Dubaï en 2018. En mai 2022, il tient le rôle du général Al Sakran dans *La Conspiration du Caire* de Tarik Saleh qui a remporté le prix du scénario au Festival de Cannes et le prix François Chalais.

Mohammad Bakri a également réalisé deux films documentaires, dont *Jenin, Jenin*, qui donne la parole aux habitants de la ville palestinienne de Jénine à la suite de l'offensive de l'armée israélienne dans la ville en 2002.





NOTE DE MARK RUFFALO PRODUCTEUR EXÉCUTIF

Quand j'ai vu le film, j'ai ressenti une immense satisfaction. Quelque chose me rongeait depuis longtemps : comment en est-on arrivés là ? Comment en est-on arrivés au 7 octobre ? Comment a-t-on pu atteindre le point où un génocide se produit sans que le monde ne réagisse d'une manière appropriée ? Cela a à voir avec le sujet du film, qui est vraiment l'expérience palestinienne, depuis la création d'Israël, le déplacement du peuple palestinien et l'oppression liée à l'occupation. Mais ce qui m'a aussi profondément ému, c'est la grâce dont fait preuve le peuple palestinien face à tout cela, et la manière dont Cherien raconte l'histoire de cette grâce. J'en ai été ému aux larmes.



LISTE TECHNIQUE

Cherien Dabis : **Hanan**

Saleh Bakri : **Salim**

Adam Bakri : **Sharif**

Maria Zreik : **Munira**

Mohammad Bakri : **Sharif âgé**

Muhammad Abed Elrahman : **Noor**

LISTE ARTISTIQUE

Scénario : **Cherien Dabis**

Réalisation : **Cherien Dabis**

Direction de la photographie : **Christopher Aoun**

Montage : **Tina Baz**

Musique originale : **Amine Bouhafa**

Casting : **Bissan Tibi, Sana Tanous**

Décors : **Bashar Hassuneh**

Prise de son : **Oscar Stiebitz**

Electriciens : **Ameer Zabaneh, Hosni Albaqa, Kevin Gibb**

Costumes : **Zeina Soufan**

Maquillage & coiffure : **Jana Lindner, Farah Jadaane, Merkvat Hakrosh, Bill Hazzam**

Maquillage SFX : **Tamar Aviv, Anna Kiesser, Anke Schiffli, Julian Hutcheson, Ásta Hafþórsdóttir**

Supervision des effets visuels (VFX) : **Bastian Hopfgarten**

Sound design : **Paul Rischer**

Mixage : **Martin Steyer**

Producteurs : **Thanassis Karathanos, Cherien Dabis, Martin Hampel, Karim Amer**

Coproducteurs : **Janine Teerling, Marios Piperides**

